

La production du savoir politique et la construction du concept de démocratie au XIX^e siècle roumain

Raluca Alexandrescu

«C'est la société des colonies de Trajan, dans la patrie des Daces et Gètes, celle qu'on appela longtemps la société romaine de Danube (Vallahi ou Valloni), et qu'à juste titre aujourd'hui on appelle la nation des Roumains pour les distinguer des Romains de Rome, parce que les premiers gardèrent opiniâtrement la tradition politique de leur nationalité, tandis que les seconds adoptèrent la forme monarchique de l'Orient sous le nom de César»¹.

Le fragment, écrit en 1878 par un juriste libéral de Craiova, Emanoïl Quinezu, représente la synthèse des lieux communs et des thèmes récurrents qui avaient dominé le XIX^e siècle roumain et qui avaient été entonnés sur plusieurs voix et tons par les générations qui s'étaient succédées dans la pensée politique roumaine de ce même laps de temps. Les origines latines, la légitimité historique, la continuité sur les territoires de la Valachie, Moldavie et Transylvanie sont la marque d'une centaine d'années – sinon plus – consacrées à la recherche d'une identité propre qui trouve parfois les expressions les plus vives pour se faire remarquer, car, dit toujours l'auteur libéral,

«nous sommes, en Europe, le seul dépositaire de la tradition politique libérale de l'antiquité. Digne miracle des principes divins et immuables! Lorsque la liberté se tuait à Rome avec Cassius et Brutus, elle ressuscitait sur le Danube avec la société plébéienne et militaire qui nous arrivait de Palestine avec ses principes de la liberté chrétienne»².

Mais si les origines des Roumains et la naturalité de leur liberté politique étaient une «certitude» pour les intellectuels valaques, moldaves et surtout transylvains déjà dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, ce qui tourmente la pensée politique au siècle suivant c'est le

¹ E. QUINEZU, *Lettre d'un paysan de Danube à un russe. Réponse à une lettre de M. Alessandri publiée dans le journal de Bruxelles Le Nord*, Paris 1878, p. 17. En français dans le texte.

² *Ivi*, p. 17.

sens du gouvernement et de la gouvernance, dans son expression à travers les mots et par les mots, car l'élite intellectuelle roumaine de la première moitié du XIX^e siècle pense la modernité comme une prise du pouvoir sur les mots³. En fait, cette bataille avec le domaine de la parole – du politique ou tout simplement de la langue roumaine – indique pour la majorité des débats intellectuels de l'époque la direction à suivre, qui ne rencontre pas un projet cohérent de «gestion rationnelle du politique» et «de la production de l'avenir»⁴. La modernité qui s'en dégage

«n'est pas vécue comme une culture de l'expérience, fondée sur la dynamique économique et la prévision sociale, mais comme une culture du discours à l'intérieur de laquelle le présent est sis sur les valeurs de l'Histoire»⁵.

Deux semaines après le 11 juin 1848, date à laquelle les révolutionnaires roumains imposent, pour peu de temps, leur gouvernement provisoire et rendent publique la Proclamation d'Islaz⁶, Nicolae Bălcescu⁷, personnage clé dans ces événements-là et ministre des affaires étrangères dans le gouvernement révolutionnaire provisoire, montre son inquiétude concernant l'aboutissement du mouvement, dans une lettre adressée à un de ses confrères, A.G. Golescu⁸, où il dit que le succès de la révolution est directement lié à la «transparence» qui domine les actes de gouvernement. Pour lui, la seule solution c'est de légiférer ouvertement, de faire en sorte que l'ouvrage du gouvernement n'ait pas l'air conspiratif et cachotier que lui re-

³ Cfr. D. BARBU, *Bizan contra Bizan, Nemira*, Bucarest 2001, pp. 264 e ss.

⁴ *Ivi*, p. 264.

⁵ *Ibidem*.

⁶ La *Proclamation d'Islaz* (le nom de la localité où le texte a été lu par les représentants du Comité révolutionnaire) constitue le programme des révolutionnaires roumains de 1848. C'est une synthèse de type constitutionnel des différents projets qui circulaient déjà, dans les Principautés roumaines, à partir de 1840, «un programme caractéristique pour les intellectuels libéraux européens de 1848, grâce à l'accent mis sur les libertés individuelles, sur la confiance dans les institutions et à ses points concernant l'augmentation du rôle du citoyen dans les affaires publiques» (cfr. K. HITCHINS, *Români. 1774-1866*, Bucarest 2003, p. 297).

⁷ Nicolae Bălcescu (1819-1852), historien roumain, participant aux mouvements de 1848 en Valachie et en Transylvanie. Il est parmi les premiers historiens roumains qui essaient d'élaborer, à la manière des grandes synthèses historiques de Jules Michelet, une historiographie nationale. Après la défaite du mouvement de 1848, il part en exil et passe par Londres, où il adhère en avril 1851 au Comité révolutionnaire démocratique central créé par Giuseppe Mazzini. Il repart pour l'Italie, où il meurt de tuberculose, à Palerme.

⁸ Il fait partie de la grande famille Golescu, boyards roumains qui ont donné non seulement des hommes politiques et d'action, mais aussi des grands intellectuels. Alexandru G. Golescu est membre du Comité révolutionnaire de 1848 et collabore étroitement avec Nicolae Bălcescu dans la préparation des événements.

prochaient les révolutionnaires. Ayant déjà le présentiment de la fin, Bălcescu écrit, plein d'impatience et d'angoisse: «Publiez tout ce que vous travaillez. Il est temps de faire tout cet ouvrage ouvertement»⁹. La lettre adressée à Golescu se constituera d'ailleurs dans un avertissement de Cassandre: la révolution va connaître l'échec, ses principaux acteurs vont fuir les autorités politiques restaurés en s'exilant en France ou en Italie, avec des passages à Londres.

L'angoisse du révolutionnaire face à l'impuissance de ce pouvoir de puiser sa légitimité dans le mouvement révolutionnaire lui-même et le cri de désespoir envers le manque de savoir-faire politique de ses collègues de génération et de mouvement montrent en effet qu'à l'aube de la modernité politique roumaine, le problème qui se pose avec acuité dans la pensée politique roumaine est celui de l'acquisition des moyens et des constructions de la théorie démocratique¹⁰. La démocratie est invoquée, bafouée, adorée, crainte, elle fait l'objet des critiques, des envolées rhétoriques et des esquisses de théories sur le gouvernement et sur la gouvernance – mais elle reste, dans la plupart des cas, un concept malcompris et une source de malentendus.

Si elle suit apparemment l'entrée des Roumains dans la modernité, ce qu'il faut se demander c'est de quelle démocratie les acteurs de cette modernité parlent-ils.

Si elle est source de polémiques et de querelles à l'intérieur d'un même groupe, la question qu'il faut se poser c'est quelles sont les significations qui font l'objet des disputes?

Si elle est l'objet des projets réformateurs dans la première moitié du XIX^e siècle, quels sont les fondements philosophico-politiques de ces textes et quelle est l'image générale de la démocratie qui en résulte?

Quelles sont les origines intellectuelles et conceptuelles de la démocratie dans la pensée politique roumaine de la première moitié du XIX^e siècle? Comment la démocratie, en tant que concept, n'aboutit pas, au bout d'un demi-siècle de transformations politiques, constitutionnelles, méthodologiques, philosophiques ou linguistiques, à se placer sans ambiguïté et sans hésitation dans le concert

⁹ Lettre pour A.G. Golescu, Buzău le 22 juin 1848, in N. BALCESCU, *Opere*, (*Œuvres*), édition critique de G. ZANE et ELENA ZANE, Bucarest 1964-1986, vol. IV: *Correspondență. Scrisori. Memorii. Adrese. Documente. Note și materiale*, Bucarest 1964, pp. 89-91.

¹⁰ Surtout parce que, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les références à la démocratie sont rares. Une contribution extrêmement précieuse de ce point de vue reste l'analyse de Daniel Barbu concernant les significations anciennes du concept de «démocratie» dans la pensée politique roumaine (*Democratia în românește. Istoria veche a cuvântului [La démocratie en roumain. L'histoire ancienne du mot]*, in «Studia Politica», 4/2002).

occidental de la modernité? Où placer ce discours à multiples facettes, qui frappe, qui questionne et qui interpèle sans jamais vraiment arriver à faire le point de ses exclamations?

1. *Méthodologie*

La question présente d'intérêt pour une recherche de ce type d'autant plus que, même pour l'Europe occidentale, les sens de la démocratie changent de perspective et de direction après les ébranlements produits par la Révolution française. En fait, deux sont les concepts qui déterminent le grand tournant dans la perception du temps historique¹¹, d'une part, et de la représentation souveraine¹², d'autre part, au XIX^e siècle: il s'agit de la Révolution et de la Démocratie qui se définit par après. Et s'il est important de montrer que ce sont les concepts qui fondent la nouvelle perspective sur la Modernité, la motivation intrinsèque de cette approche sur les mots qui font vivre les événements et sur les faits de l'histoire ranimés par les mots devient d'autant plus révélatrice. Car pour discerner comment la pensée politique du XIX^e siècle change à partir de Benjamin Constant et de sa grande démarcation entre les Anciens et les Modernes, il faut suivre un chemin qui n'est pas nécessairement le chemin pur de la parole ou celui sinueux des faits et dont l'ambiguïté «nous rappelle la force des mots, sans l'usage desquels ce que nous faisons, ce que nous souffrons, serait à peine du domaine de l'expérience, et certainement pas communicable»¹³.

Les paroles de Reinhart Koselleck¹⁴ sont là pour appuyer et pour illustrer notre option méthodologique de base, l'histoire concep-

¹¹ Quand nous parlons du «temps historique», nous faisons appel à la théorie – et conjointement à la méthode qui est présupposée – par REINHART KOSELLECK, notamment dans son ouvrage *Le futur passé. Contributions à la sémantique des temps historiques*, Paris 1990. Koselleck analyse, en s'appuyant sur la méthode de l'histoire conceptuelle – que nous allons exposer en ce qui suit –, la construction du concept de Révolution, y compris dans la période post-révolutionnaire française. Il remarque le fait que, à partir de 1789, le rapport au temps historique, c'est à dire à la succession et à la référence au passé et au futur, change d'une manière considérable.

¹² En ce qui concerne l'histoire conceptuelle de la démocratie au XIX^e siècle, français surtout, un ouvrage de référence avec la méthode adjacente est celui de P. ROSANVALLON, *La démocratie inachevée. Histoire de la souveraineté du peuple en France*, Paris 2000.

¹³ Cfr. R. KOSELLECK, *Le futur passé*, cit., p. 99.

¹⁴ A côté de son ouvrage de référence, que nous venons de citer, il conviendrait de rappeler aussi quelques titres qui ont constitué un appui d'importance similaire: R. KOSELLECK, *Le règne de la critique*, Paris 1979 et R. KOSELLECK, *L'expérience de l'histoire*, Paris 1997.

tuelle¹⁵, à partir de laquelle nous nous sommes proposés de retracer les aventures du concept de démocratie dans la pensée politique roumaine. Notre recherche prend comme point de départ l'interdépendance de la modernisation et de la démocratie, analysée du point de vue de l'histoire intellectuelle, au carrefour de plusieurs disciplines apparentées.

C'est dans cette perspective que nous avons essayé de faire une cartographie des contextes discursifs où le terme de démocratie apparaît, de ses usages, de ses références intellectuelles et des significations qui y sont attachées.

À côté de cette première proposition méthodologique, nous avons essayé de coopter les exposés méthodologiques de Pierre Rosanvallon¹⁶, dont les analyses très poussées et les synthèses compréhensives nous sont, pour l'espace de pensée politique française – incontournable dans le contexte de la première moitié du XIX^e siècle roumain, comme nous allons le montrer dans ce qui suit – indispensables. C'est surtout sa vision d'une nécessaire histoire du politique¹⁷ et de la démocratie qui nous intéresse et qui avance en fait trois directions de base d'analyse de ces phénomènes:

«L'histoire de la démocratie se développe en effet sur trois scènes parallèles. Celle de la constitution d'une société des égaux d'abord. Il s'agit là d'un mouvement qui conduit à mettre en scène le sujet moderne de la démocratie: l'individu électeur, c'est-à-dire le citoyen. [...] La deuxième scène concerne les formes de la démocratie. L'enjeu est là d'instituer le principe de la souveraineté populaire en force opérante et agissante»¹⁸.

¹⁵ J'utilise ici les catégories formulées par R. KOSSELÉCK, *Le futur passé*, cit. Le mouvement, comme «expérience fondamentale du changement vers un futur ouvert» change de rythme dans la modernité. Les concepts politiques modernes sont ainsi définis par la «rapidité» d'implantation «dans le quotidien comme dans l'espace public», sans quoi ils n'appartiendraient pas à la modernité. «Depuis, il n'existe guère de concept essentiel en théorie politique ou dans le discours social, qui ne recèle un coefficient de changement temporel sans lequel il est impossible de reconnaître quoi que ce soit, de penser ou d'argumenter et sans lequel la force des concepts serait perdue» (*ivi*, pp. 289-290). L'attente et la tradition regroupent des concepts issus, généralement, d'une relation avec le temps toujours constant et permanent: «Ce n'est qu'à partir du moment où l'attente chrétienne de la fin des temps a perdu son caractère d'actualité permanente, que l'on a pu envisager un temps sans limites, ouvert à ce qui était nouveau» (*ivi*, p. 273).

¹⁶ Quelques titres qui nous ont servi de repère dans nos recherches: P. ROSANVALLON, *Pour une histoire conceptuelle du politique*, Paris 2005; P. ROSANVALLON, *Le modèle politique français. La société civile contre le jacobinisme de 1789 à nos jours*, Paris 2004; P. ROSANVALLON, *Le peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris 1998; P. ROSANVALLON, *Le moment Guizot*, Paris 1985.

¹⁷ La formule, qui serait une proposition méthodologique pour «lire» et «interpréter» le discours politique à travers les différentes expressions du «politique», est exposée par P. ROSANVALLON, *Pour une histoire conceptuelle du politique*, Paris 2003.

¹⁸ P. ROSANVALLON, *Le peuple introuvable*, cit., pp. 27-29.

La troisième dimension serait, pour la ligne méthodologique proposée par Pierre Rosanvallon, celle «de la mise en forme politique du social».

Les approches méthodologiques qui se proposent de relier l'histoire de la pensée politique à l'histoire conceptuelle, développées par Quentin Skinner¹⁹, nous ont également fourni une direction précieuse pour nos développements. L'exposition polémique que celui-ci fait de ses théories nous intéresse au plus haut degré, compte tenu de son fécond potentiel, surtout pour la période qui nous intéresse dans la pensée politique roumaine. Skinner propose une herméneutique des textes politiques qui doit toujours tenir compte des mots en soi, mais aussi de son auteur et du non-dit de ses intentions. Pour extrapoler la terminologie koselleckienne, nous devons lire non seulement dans le texte mais aussi à travers le texte, en nous appuyant sur ces deux critères d'évaluation du rapport des mots au temps historique: le champ d'expérience et l'horizon d'attente²⁰ de l'époque en question ou même de l'auteur. Ces deux critères sont peut-être cachés dans l'image d'un passé où le présent intellectuel agit en correspondance avec lui, avec ou contre lui, et sur lequel l'auteur, à son tour, peut – ou non – agir. C'est dans ce parcours, qui n'est jamais à sens unique, que se laissent dévoiler, d'une manière beaucoup plus généreuse, les sens du concept de démocratie dans le discours politique roumain de l'époque.

Pour "arrondir" notre instrumentaire méthodologique et nos références, nous tentons de mettre à contribution une méthodologie pratiquée aussi par James Farr²¹, qui retrace méthodologiquement

¹⁹ Q. SKINNER, *Visions of Politics*, vol. I: *Regarding Method*, Cambridge 2002, p. 79: «if we wish to understand any such text, we must be able to give an account not merely of the meaning of what was said, but also of what the writer in question may have meant by saying what was said. A study that focuses exclusively on what a writer said about some given doctrine will not only be inadequate, but may in some cases be positively misleading as a guide to what the writer in question may have intended or meant».

²⁰ Il s'agit des deux instruments définis par Koselleck à la fois comme des «catégories historiques» et «méta-historiques». Dans la première classification, l'historien peut les utiliser afin de procéder à la fondation de la «possibilité de l'histoire»: «il s'agit là de catégories de la connaissances susceptibles d'aider à fonder la possibilité d'une histoire». En tant que catégories méta-historiques, l'expérience est définie comme «le passé actuel, dont les événements ont été intégrés et peuvent être mémorisés», et l'attente comme «liée à l'individu et interindividuelle; elle s'accomplit dans le présent et est un futur actualisé, elle tend à-ce-qui-n'est-pas-encore, à ce-qui-n'est-pas-champ-de-l'expérience» (R. KOSELLECK, *Le futur passé*, cit., p. 311).

²¹ J. FARR, *Understanding Conceptual Change Politically*, in T. BALL, J. FARR e R. L. HANSON (edd), *Political Innovation and Conceptual Change*, Cambridge 1989, p. 25.

l'histoire conceptuelle à l'aide de quelques passages obligés dans la démarche scientifique: l'explication des sens et des références du concept analysé; le rapport de celui-ci aux concepts similaires et apparentés; et la mise en contexte de ce concept, soit du point de vue des acteurs, soit du point de vue des institutions mobilisées dans une période de temps ou dans un certain contexte.

Les équivoques multiples qui dominent la vie de la démocratie au XIX^e siècle, roumain et occidental, rendent compatibles ces propositions méthodologiques au cœur desquelles se retrouvent les présupposées d'un "télescopage" entre les faits historiques et leur pendant conceptuel, entre le récit²² – pour utiliser, cette fois-ci, un terme ricœurien – et son pendant factuel²³. Autrement dit, l'«indétermination démocratique»²⁴ même, en tant que point de départ de tout un instrumentaire méthodologique, permet une lecture qui soit plus proche de l'esprit flou et indécis des apparitions de la démocratie dans la pensée politique roumaine au début de sa modernité.

Il faut ajouter néanmoins, avant de continuer sur ce point, qu'il existe une certaine différence structurelle entre les équivoques de la démocratie occidentale et ceux de la démocratie roumaine. Les premières seraient nourries par le quatuor «l'Université, le crédit, la représentation et la dissidence» qui fonde la croyance de base de l'occident dans le «caractère unique et irrépétable de chaque personne, qui donne naissance à l'individu en tant que sujet autonome de l'histoire». Les deuxièmes, et l'Orient tout entier, seraient tributaires à un quatuor plus pesant, qui réunirait «l'ignorance, la possession de la terre, l'autocratie et l'unanimité»²⁵, qui serait responsable de l'organisation de la vie des sociétés au moins au cours du XIX^e siècle. Ce développement à deux vitesses n'est pas ignoré par les auteurs roumains du début du XIX^e siècle, comme on peut le constater en parcourant par exemple un petit texte de "présentation" du pays à l'intention de ce qu'on pourrait aujourd'hui appeler un "investisseur" anglais:

²² Un appui – plutôt philosophique cette fois-ci et moins historique – dans la compréhension du rapport entre les temps historiques et les changements successifs à l'intérieur de leur perception et le travail de la mémoire, en passant par les qualités médiatrices ou non du récit fut l'ouvrage de P. RICŒUR, *Histoire, mémoire, oubli*, Paris 2001.

²³ Cfr. D. BARBU, *Politica pentru barbari*, Bucarest 2005, p. 11: «Toute action politique a rigoureusement la même qualité que le cadre conceptuel à l'intérieur duquel elle est conçue et elle dépend en bonne mesure des idées politiques qui nourrissent ceux qui s'engagent dans de telles actions».

²⁴ P. ROSANVALLON, *La démocratie inachevée*, cit., p. 26.

²⁵ D. BARBU, *Politica pentru barbari*, cit., pp. 30-31.

«Le pays de la Moldavie et de la Valachie n'a point été jusqu'à ce jour exploité par l'industrie, ni pénétré par le commerce. La politique seulement a quelquefois jeté sur lui, depuis le siècle dernier, quelques regards plutôt furtifs et dédaigneux qu'attentifs. [...] Enfin aussi, un peuple docile et robuste, mais sans arts, sans industrie, sans lumières; un peuple tranquille, paisible et qui, dans son état agricole, pourrait être le plus prospère, mais, dans son intérieur, mal administré, en proie à tous les abus, à tous les fléaux de son gouvernement sans bases et sans lois»²⁶.

Le texte, rédigé en 1828, montre en effet combien difficile s'avère au début du XIX^e siècle la quête de la modernité. En retraçant le parcours erratique de son devenir, ensemble avec l'avènement de la «démocratie» roumaine, on peut très vite s'apercevoir des multiples équivoques qui le dominent. La démocratie signifie tour à tour, dans l'espace de seulement quarante ou cinquante années, «aristo-démocratie», dans le sens aristotélicien du terme, représentation contractuelle de type lockéen, suprématie de la loi dans le sens de Montesquieu, confrontation des Anciens et des Modernes à la Constant, «monarchie selon la Charte» à la Chateaubriand, État social toquevillien, utopie fourrieriste, libéralisme, système capacitaire, mythologie nationale, révolution. Le «télescopage» de toutes ces acceptions va aboutir à une conclusion quasi-générale de la part des penseurs et hommes politiques roumains de 1848 – les exceptions, notables, vont faire l'objet d'une partie du présent travail – selon laquelle «la qualification individuelle pour l'exercice du droit de vote ne pouvait être que le résultat historique de la qualification supérieure et définitive de la nation sur la scène internationale»²⁷. C'est d'ailleurs cette conclusion qui aura, à côté des autres hypothèses de travail que nous venons d'énoncer, des conséquences sur certaines méprises des sens de la démocratie dans le discours politique roumain.

L'expérience d'une histoire conceptuelle du politique et plus particulièrement de la démocratie dans la pensée politique roumaine peuvent rendre compte d'une manière plus détaillée de la constitution et de l'évolution de cette cohabitation paradoxale des amis et des ennemis conceptuels de la démocratie, dans un ensemble qui n'était pas, peut-être, conscient des fausses situations et de leurs conséquences dans le plan de l'évolution des idées. Plusieurs questions et hypothèses préliminaires s'imposent à ce point.

²⁶ I. T UTUL, *Scieri social-politice [Ecrits socio-politiques]*, Bucarest 1974, pp. 199-200. En français dans le texte.

²⁷ *Ivi*, p. 76.

3. *Démocratie et modernité – les héritages et les acquis du XIX^e siècle. Chronologie²⁸ et corpus. Hypothèses et arguments*

Il faut tout d'abord préciser que notre entreprise s'est proposée d'interroger les significations de la «démocratie» à travers les voix les plus sonores et les plus influentes, aussi, deux premières générations du XIX^e siècle roumain. Notre intention a été de suivre nos questions et nos hypothèses de départ à travers les textes de quelques auteurs qui sont les voix sinon les seules autorisées, au moins les plus visibles et donc, dans la lignée méthodologique que nous avons annoncée, les plus susceptibles d'être à l'origine des acquisitions, transformations, adaptations et, pourquoi pas, dénaturations conceptuelles de la démocratie. Si l'on veut alors saisir dans toute leur portée les éléments de ces timides débuts de la modernité politique roumaine, il faut faire appel aux recueils de différents projets de réforme, aux traductions – peu nombreuses, mais significatives pour ce qui est la volonté des auteurs de se situer, par leur démarche, dans un espace culturel de référence précis –, mais aussi à la correspondance, aux manuscrits, rapports, essais etc. Il s'agit donc d'une démarche qui a nécessité d'un croisement de méthodes – histoire conceptuelle, histoire du politique, mais aussi théorie des transferts – qui ont été en mesure de donner une image peut-être plus complète des imbrications et des détours philosophico-politiques de la pensée politique roumaine de cette période-là.

Effectivement, dans cette première moitié du XIX^e siècle, il y a quelques changements d'ordre qualitatif et quantitatif qui se produisent et qui rendent le *corpus* potentiellement riche – toutes proportions gardées – par rapport à la production de textes politiques beaucoup plus maigre que l'on peut retrouver jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Une brève périodisation pourrait déjà montrer le pourquoi et le comment du choix que nous avons fait, dans l'immédiateté des faits historiques, même si fixer les repères dans la définition des termes déjà invoqués doit tenir compte de deux présupposés de base: 1. la complémentarité possible entre le mot et le concept, le fait qu'une société peut acquérir un nouveau concept dans la mesure où elle développe un vocabulaire approprié; 2. le contexte intellectuel, saisi par le biais des méthodes déjà invoquées. Un contexte intellectuel qui pour nous sera sujet à des découpages temporels serrés que nous

²⁸ Quelques précisions sur les sources utilisées dans la rédaction de ce raccourci chronologique. Il s'agit principalement de deux livres que nous allons d'ailleurs souvent invoquer dans des contextes similaires: K. HITCHIN, *Romanii. 1774-1866*, cit.; V. GEORGESCU, *Istoria ideilor politice românești (1369-1878)*, München 1987 et V. GEORGESCU, *Istoria românilor. De la origini până în zilele noastre*, Bucurest 1995.

allons décrire dans ce qui suit, et qui s'imposent précisément à cause de ce phénomène propre à un XIX^e siècle qui essaie, au moins à partir des années Trente, de rattraper le retard, dont il est de plus en plus conscient, par rapport à l'«Occident».

Ces découpages tiennent compte d'un sens de l'interdépendance, à double direction, entre le fait historique et le mouvement conceptuel. C'est ainsi que les différentes périodes que nous avons eu en vue peuvent être envisagées et lues à partir de plusieurs sections temporelles.

Au début du XIX^e siècle jusqu'en 1821, année qui marque la fin des règnes phanariotes²⁹ dans les deux Principautés roumaines, Valachie et Moldavie, la nature des institutions politiques commence à changer légèrement, car on passe au gouvernement des princes roumains, élus pour une période limitée de temps. Il s'agit donc d'un mandat exercé par des représentants généralement recrutés parmi les membres des quelques familles de boyards des Principautés, qui se disputent à tour de rôle la prééminence au gouvernement. Les sources que nous allons mobiliser pour cette période sont assez rares et concernent quelques projets de constitutions écrits tout au début du siècle.

La période 1821-1831 est le moment de la publication des Règlements Organiques, premiers textes de nature constitutionnelle dans l'espace politique roumain. L'espace des deux Principautés connaît avant ce moment une disposition plus évidente pour la politique. Parallèlement, on peut noter des efforts dirigés dans la direction de l'élaboration d'une base pour la production intellectuelle en langue roumaine, de même que pour les écoles. Les textes politiques proprement dits sont encore peu nombreux, les références directes à la démocratie encore moins. Notre analyse s'est concentrée surtout sur les écrits de quelques auteurs qui puisent dans leurs connaissances et dans leur volonté de renouveau et qui engendrent aussi, par leur écriture ou par des entreprises connexes, des «moments» dans la construction de l'idée de démocratie.

Il convient de constater que les textes de ces deux premières périodes vont, généralement, dans la direction d'un «libéralisme bizarre»³⁰ résultat d'une interprétation des textes politiques occidentaux du XIX^e siècle – la Charte constitutionnelle française de 1814,

²⁹ Les «règles phanariotes» désignent dans l'histoire roumaine du XVII^e siècle l'époque des princes étrangers imposés par la Porte Ottomane et qui vivaient dans leur majorité dans un quartier de Constantinople appelé Phanar; d'où le surnom des princes qui ont mené les affaires des deux Principautés roumaines jusqu'en 1821.

³⁰ Nous reprenons, dans un contexte différent, la formule consacrée par R. BOESCHE, *The Strange Liberalism of Alexis de Tocqueville*, in «History of Political Thought», 3/1981.

qui est citée pendant cette période par les auteurs roumains – à l'aide d'instruments philosophiques qui sont fournis plutôt par la philosophie du contrat, d'inspiration lockéenne, et même par le paradigme aristotélicien encore puissant dans la pensée politique roumaine de l'époque. L'image de l'État gestionnaire des biens et des droits du corps politique des citoyens et détenteur de la souveraineté est fréquente dans les écrits de cette période.

La génération de ces deux premières périodes est formée, dans son écrasante majorité, dans les Académies Princières de Bucarest et de Iasi, où les enseignements sont encore en langue grecque et on utilise des traités et des abrégés de philosophie qui sont en fait des vulgarisations des grandes théories philosophiques, de Platon et Aristote à Descartes et John Locke. L'esprit révolutionnaire de 1789 français fait partie des références formelles de cette génération, sans pour autant rentrer réellement dans son paradigme culturel.

Un phénomène particulier pour le développement de la pensée politique roumaine de cette époque (1834-1835, c'est-à-dire les années qui suivent l'adoption et l'application des Règlements Organiques), c'est le début de la migration des étudiants vers les centres universitaires européens, tout particulièrement vers Paris, processus qui va durer au moins tout le XIX^e siècle et qui est généralement considéré «responsable» pour la modernisation accélérée – et souvent auto-polémique – des institutions roumaines et de la pensée politique qui les présuppose. Pour les intellectuels roumains de cette période, le milieu culturel et politique français représente le premier point de repère. Mihail Kogălniceanu³¹ étudie en France et est un admirateur inconditionné de François Guizot; Constantin Alexandru Rosetti³² ou Nicolae Bălcescu inventent la mythologie démocratique

³¹ Kogălniceanu, (n. le 6 septembre 1817, Iasi, m. le 20 juin 1891, Paris) écrivain, historien, homme politique, membre de la génération de 1848 qui démarre la construction de la modernité politique roumaine dans les Principautés roumaines. Il fait ses études en France et à Berlin, il participe à la révolution de 1848 et il s'engage dans l'action politique aussi bien que dans un travail d'historien sous l'influence de ses deux modèles, Jules Michelet et François Guizot. Auteur d'un des premiers essais de synthèse historique à la manière symboliste française, en 1887 il est conduit par son activité scientifique à l'élection comme président de l'Académie Roumaine. Parallèlement, il occupe, durant sa longue vie, les plus hautes fonctions politiques dans la Roumanie unifiée d'après le 24 janvier 1859, date à laquelle la Valachie et la Moldavie font élire un seul prince et réalisent leur unification. Il est parlementaire pendant plusieurs législatures, ministre des Affaires Etrangères, premier ministre, chef du Parti Libéral.

³² Rosetti (n. le 2 juin 1816, Bucarest – 8 avril 1885, Bucarest); homme politique et publiciste roumain. Il fait partie de la génération d'intellectuels qui va faire ses études à Paris, où il suit notamment les cours de Jules Michelet au Collège de France. Il est membre du comité révolutionnaire roumain et fait partie du gouvernement révolutionnaire provisoire de juin-août 1848. Il est parmi les libéraux les plus radicaux

et nationale en suivant de près les œuvres de Jules Michelet, personnage de référence pour cette génération. Ce phénomène d'acculturation politique se heurte encore à un paradigme politique et culturel antérieur, qui est celui de la philosophie politique du XVIII^e siècle et qui est encore visible dans les années Vingt et Trente du XIX^e siècle. Nous nous sommes proposés de suivre cette hypothèse qui envisage l'enjeu de la modernisation roumaine se retrouvant dans cette tension plurivalente entre les Anciens et les Modernes, c'est à dire entre deux directions différentes de compréhension de la liberté et de la démocratie qui lui est attachée.

Une autre frange possible dans la chronologie de l'avènement de la modernité démocratique au XIX^e siècle c'est le moment 1848, c'est à dire l'avant, le pendant et l'après de la révolution de 1848, la préparation intellectuelle de l'année 1848 et le post-1848, jusqu'en 1866 – l'année de l'adoption de la Constitution, en passant par le moment 1856 – le Traité de Paris. C'est maintenant que les grands thèmes de la démocratie libérale frayent leur chemin dans le langage et, au moins au niveau discursif, dans le système politique roumain des références. Les hommes de 1848 débattent la question de la nationalité et de la nation, du suffrage universel, de la compétence politique des citoyens, le rôle de l'enseignement, de l'administration. La référence à la philosophie politique de l'Occident européen (Michelet, Quinet, Guizot, Edouard Laboulaye, Jean Baptiste Say, Adolphe Thiers etc.) constitue un souci de légitimation de la part des intellectuels roumains de l'époque. Ce qui nous intéresse particulièrement c'est la compréhension des voies par lesquelles s'est produite la reinterprétation roumaine des thèmes et des concepts du libéralisme politique (avec, au coeur du débat, la relation tensive entre Démocratie-Nation-Révolution³³).

La caractéristique générale des hommes de 1848 est que, surtout à cette époque-là, le peu de leur production écrite est éparpillée dans les journaux du temps, dans des opuscules publiés souvent en fuyant la censure ou à l'étranger, dans des conditions de confidentialité et dans la correspondance, privée ou officielle. C'est donc à partir de ces sources, qui ont été, par après réunies, dans leur majorité, dans des éditions, ou en mobilisant aussi des éditions princeps et les publications de l'époque, que on peut faire ou tenter de faire la lecture

dans sa génération, raison pour laquelle de son temps déjà on l'appelait "le rouge". Dans les années '70 du XIX^e siècle il fonde d'ailleurs la Parti Radical Démocrate, après avoir rompu avec ses collègues du Parti Libéral.

³³ Par exemple, la démocratie est souvent définie par Nicolae Bălcescu – le Michelet roumain par excellence – dans un rapport étroit avec «la marche de la révolution».

des sens de la démocratie de cette période, dans les écrits des auteurs les plus représentatifs pour le moment.

Le concept de démocratie participe, dans le contexte du nationalisme libéral roumain de l'époque, à la cristallisation d'un «horizon d'attente», qui n'est que la première manifestation de la mise en place d'une communauté politique moderne. C'est dans ce parcours, qui n'est jamais à sens unique, que se laissent dévoiler, d'une manière beaucoup plus généreuse, la polysémie du concept de démocratie – et, par conséquent, la quête hésitante de la modernité dans le discours politique roumain de l'époque.

